
WIDENER
HN X8B8 E



Les Cornes du Faune

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Le Signe, poésies (*épuisé*).

Chairs profanes. poésies.

A PARAITRE :

Deux Ménages, roman de mœurs bourgeoises.

L'Œuvre de sang, poème.



ERNEST RAYNAUD

Les Cornes du Faune



PARIS
BIBLIOTHÈQUE
Artistique & Littéraire

MDCCCXC

Subscription fund.

PAYSAGES

A Paul Verlaine.



PAYSAGES

I

Marbre

Au docteur Remy Giroud.

Sous la dentelle d'un feuillage, le repère
Des amants, ce le fut ce marbre au geste tendre,
Et la Belle de qui le rire fou s'éperd,
Cydalise, longtemps Léandre y vint l'attendre.

Puis un beau jour, de vers la Ville, on crut entendre
Un fracas épouvantable d'orage en l'air,
Les oiseaux d'alentour effarés s'envolèrent,
Tout disparut de Cydalise et de Léandre.



Il plut du sang par les quinconces assombris
Mais le Ciel, teint longtemps d'un reflet de tueries,
Depuis, a ressaisi tous ses bleus éclatants.

Et le Faune au milieu du même or de féeries
S'étonne à ne revoir Léandre avec, fleurie,
La Cydalise d'il y a tantôt cent ans.





II

Le Bois

A Alfred Vallette.

Le bois où flotte, au soir, comme une mousseline,
C'est, pour la sieste, plus de calme et plus de frais :
L'Ame des Isolés s'y délivre du spleen,
Et de ces noirs soupçons qu'ils ont qui les effraient.

J'y vais. Tout l'or du ciel s'égoutte des rameaux.
Dès l'orée, ah ! la joie immense qui m'accueille !
Pas un bruit, si ce n'est de source en les roseaux,
Ou, lorsqu'un oiseau se remue, un cri de feuilles.

Je m'amuse d'une fleurette ou d'un brin d'herbe :
La rêverie est la glaneuse dont la gerbe
Se fait des mille riens tombés de l'infini,

Et — par l'effet discret du soir ! — dans le granit
De mon cœur soudain chante une source ingénue
Comme cette autre où se reflète un coin de nue !



III

La Fontaine

A Jean Moréas.

Sous une voûte, comme aménagée exprès,
De feuillage, au loin ! son murmure la dénonce ;
Elle s'épanouit dans un cadre de ronces,
Et c'est, autour, comme de l'or qui friserait.

D'un masque de sylvain hilare, qui se fronce,
L'eau jaillit ! pour s'épandre à foison dans le grès,
Si claire, que l'on voit jusqu'où le grès s'enfonce,
D'or rose, et que le lit de graviers transparaît.

L'argent n'a pas le flamboiement de cette eau pure
Où le feuillage met l'ombre de sa guipure ;
Tous le bois semble illuminé de ce cristal.

Séjour clair (si non des Hespérides !) d'Armide,
Où c'est de mille oiseaux quels adorables lieds !
Dès l'heure où l'Aube en pleurs attendrit les pétales !



IV

CHOSES D'AUTREFOIS

Se tordent dans leur mort des guirlandes célèbres,
Stéphane MALLARMÉ.

C'EST le Château d'un frêle éclat de libellule,
Voici le Parc et tout l'azur de ses lointains,
Les pièces d'eau sous le brouillard d'un léger tulle,
Et les bosquets dans le silence du matin !

Le ciel se vêt, comme autrefois, de purs satins,
Comme autrefois, de l'or éclate aux vestibules,
Où vos profils laurés, Catulle et toi ! Tibulle,
Et le rire des dieux certes ! n'est point éteint,

Comme autrefois le Parc s'empourpre, et c'est vos fièvres
Géraniums ! dans la faïence et dans le Sèvres,
Pourtant ce qui subsiste est triste de tant d'ors !

Où donc Lamballe ? Où donc Marie aux lèvres pulchres ?
Où Polignac ? fleurs sans gaîté qu'on croit de morts !
O guirlandes qui n'êtes plus que de sépulcres !





V

Ovale du vieux temps

A Paul Redonnel.

Dans le Salon dont les volets ne s'ouvrent plus,
Le lustre et les fauteuils se sont voilés de housses,
Depuis que l'enfant s'est éteinte sans secousses
Un soir qu'au ciel saignaient les roses des Elus.

Vestiges douloureux qui nous restez inclus,
Son pas, s'inscrit encor sur les dolentes mousses,
Et l'on voit, tels que les quittèrent ses mains douces,
Epars au clavecin les feuillets qu'elle a lus !

Son souvenir est un parfum ; la pièce fleure
L'œillet tiède qu'à son corsage elle avait mis,
La pendule est muette et ne marque plus l'heure,

Cependant que les Télamons, d'argents blêmis,
Se montrent du regard la belle que l'on pleure
Au château, et qui de son cadre leur sourit.





VI

Angélus

A Alcide Guérin.

Avec dans les cheveux la fleur de Ptolémée,
L'Antinoüs, au fond des Versailles perclus,
Se dresse encor, triste d'un culte qui n'est plus,
Et de survivre à ceux des rois qui l'ont aimé.

Sur sa lèvre entr'ouverte en frêle fleur de mai
Subsiste un rire auquel personne ne croit plus,
Voici qu'au lointain copte un mystique Angélus ;
La Rome antique s'en est allée en fumée.

Plus Adrien ni ses baisers, ni plus rien d'Elle,
Virgile a clos ses yeux d'aurore et, dans Mantoue,
Ne gémit plus sa douce voix de tourterelle.

Et le marbre du bel Ephèbe dans l'allée,
Où l'encens bleu du soir s'élève de partout,
Prend des deuils blancs comme on en voit aux mausolées.



VII

Effet de soir

A M. Anatole France.

C'est un endroit charmant du bois : des prunelliers
Ceignent l'étang que ride un frisson de verdure ;
Je ne sais quelle paix voluptueuse y dure,
De rade léthargique où dorment les voiliers.

Mon Être s'y délie oubliant l'heure dure —
Pour que du Bleu se mêle à ses Verts familiers
Et moire de reflets l'étang, le bois endure,
Que le ciel transparaisse entre les noirs piliers.

C'est une solitude amène qu'a choisie,
Pour s'y blottir indolemment, la fantaisie
Des narcisses ; leur or s'y dorlote un moment.

Quelque chose de tendre y rêve sous les mousses,
Et quand le soir, vêtu de mousselines rousses,
Y vient, l'Ame du Lieu tressaille longuement.





VIII

CRÉPUSCULE

A Louis Dumur.

A cette heure où le ciel qui va mourir se teinte
D'or léger, le vieux parc aux sièges vermoulus,
N'a d'émoi, dans le flux dolent et le reflux
Des choses, que le bruit d'une heure, au loin, qui tinte

Au bord du lac exangue, en des fleurs d'hyacinthe,
Un Temple grec, où l'amour de plâtre n'est plus,
S'attriste, lui dont la pure gloire est éteinte,
Que les temps aient été si vite révolus.



Tout près, sous un massif bas qui se décolore,
Un faune enfant tout délabré s'accoude encore,
Baissant la lévre où fut sa flûte de roseaux;

Et voyant que le jour tout à fait le délaisse,
Le Temple, avec sa froide image dans les eaux,
S'enfonce plus profondément dans sa tristesse.



PASTELS

A Laurent Tailhade.

PASTELS

I

C'est, le décor ! un coin de mer, un bout de côte,
Elle y profile élégamment son nu de soie,
Et sous la jupe, à chaque fois qu'elle tressaute,
Incontinent, le pli de l'aine s'aperçoit,

Les deux bras, dès qu'un geste opulent les déploie,
Une étoile apparaît d'un blond très doux d'épeautre,
Et sa toison, dévolue à quels Argonautes !
Tant de bijoux la surchargent, qu'elle flamboie.

Elle a l'éclat, elle a la grâce d'une plume
Et sa robe n'est plus qu'une légère écume,
Au gré du flot qui court et saute, musical

C'est l'ouragan ! et c'est la trombe ! elle tournoie,
Puis dans les bras du Céladon qui la reçoit
Expire sur un cri triomphal de cymbales !





II

C'EST d'un grain de satin ! la peau de son visage
Bleue à croire qu'un bleu reflet de lune y joue,
Et le nez, qui nuement fait ombre sur la joue,
La Grâce en a modelé tous les cartilages !

Le cold-cream obligeant fixe le bleu nuage
Du riz sur le satin éclatant de la joue,
Et l'on surprend des reflets bleus de coquillage
A l'oreille où sommeille un éclair de bijou.

La lèvre sensuelle et molle, où saignent comme
Des pourpres de pivoine et de géranium,
Esquisse un rire déceleur de perles franches.

Et les yeux, les yeux d'or, quelle prestesse ! ils ont
Sous l'échafaudage artistique des frisons,
Que parachève un papillon de soie orange !





III

A Théodore de Banville

Au bas du front glacé d'ivoirines pâleurs,
Les sourcils blonds ont presque un reflet de pépite,
Et la dentelle d'or des cheveux fins palpite
Hors d'un chapeau de fleurs de toutes les couleurs.

Les ponceaux de la lèvre émue, ont les odeurs,
Sous le nez à la Roxelane qui s'agite
Comme un oiseau, tant la narine en frémit vite,
D'un jardin de villa coquette tout en fleurs.

Les longs cils de ses yeux, comme lustrés d'axonges,
Sont des filets où vont se prendre mille songes,
Avec leurs grandes ailes de papillons bleus.

Et toute ! c'est la providence d'une plage,
Ensoleillée et rose où maint esquif frileux,
Se dorlote en convalescence de l'orage !





IV

La femme se fait faire avec joie un enfant
Par l'homme qui tua, sinistre et triomphant.
VICTOR HUGO.

UN jardin clair où sur un banc lit une dame :
Passe un hussard, très fantaisie, ah ! si charmant
Dans le bleu tendre — ou dit céleste ! — du dolman
Et la blancheur de l'éclatant madapolam !

Il passe insoucieux de ses grâces d'amant
Dans l'Eté clair du jardin clair, et le Sélam
De son costume est pour les cœurs un tel Sésame
Que la dame s'en interrompt de son roman.

La moustache aux deux coins des lèvres, vers la joue
Retroussée, à ces tons vieil or de l'acajou ;
La Dame est remuée au fond de l'âme, et c'est

D'elle ! quel long regard vers l'homme qui s'arrête.
— Vois ! de travers l'éclair du bancal affaissé —
Dans le haut geste d'allumer sa cigarette !



V

CEPANDANT comme un goût d'Ylang-Ylang fugace,
Il ostente avec l'or des bagues, l'éclatant
Plastron immaculé qui l'illustre d'autant,
Assis qu'il est, ce soir, au frais sur la terrasse.

Le gaz joue en reflets alternés sur sa face
De cire blanche, efféminée, où, nonobstant,
L'ébène impollué des moustaches ses trace,
Et lui confère on ne sait quoi d'inquiétant.

Il dévisage un gros monsieur qui se pavane
Alors que diaphane, à son revers, se fane
Une fleur qu'il eût mieux valu ne pas cueillir.

Et, tout en dissipant le ciel bleu d'un havane,
Il se délecte à voir, à part lui, tressaillir
Le gros monsieur qui se pavane avec sa canne.



VI

Pour Henry d'Argis.

LEURS yeux de giroflée ou de myosotis,
A croire que s'y fige un idéal sirop,
Se mouillent, sous la laine aux blondités factices
Des cheveux que le Portugal imbibe trop.

L'hiatus du sourire offre d'un rang de crocs,
La nacre en des tissus éclatants de cerise,
Et leur joue apâlie (ils la poudrederizent)
Evoque une équivoque image de pierrot.

Leur mine elle est de Mime et s'effémine. Au torse,
Pas une soie ainsi qu'il siérait à la Force
Ne veloute de brun le safran dans les creux.

Lascifs ! quand méditant d'énervantes morsures
Les crocs négligemment laissent pendre sur eux
La langue où siègent des promesses de Luxures.





VII

Les cheveux bruns ou blonds en boucles sur le front,
Et la joue en couleur un peu, d'enfant de chœur;
Près des dressoirs où rit l'arc-en-ciel des liqueurs,
C'est tout splendeur! le joli cœur de leur plastron

Ils jonglent avec les verres de leurs doigts souples,
Et les soucoupes qu'ils enlèvent — à leur front.
Découpent, folle, une auréole et quels vols prompts
Sur le sol blond, des escarpins aux vernis souples!

D'un siège à l'autre, ils vont ! et les tabliers blancs
—Leurs plats d'étain aux mains c'est si vite qu'ils passent!—
Décrivent une parabole dans l'espace,

Cependant qu'au comptoir, Irma trône, de glâce !
Dans les cristaux, dans les ruolz et dans les glaces
Etincelant du feu tremblant des globes blancs,



LES
CORNES DU FAUNE

Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !
Victor HUGO

LES CORNES DU FAUNE

I

A Jean Lorrain.

Je fus longtemps un Faune assis sous le feuillage,
Parmi des fleurs, au fond d'un parc abandonné,
Où j'épiais, de mon œil de marbre étonné,
Le vol d'un écureuil espiègle ou d'un nuage ;

Un Musée à présent me tient lieu de bocage,
Et j'ai, pour tout rappel des champs où je suis né,
Le peu de ciel que la fenêtre me ménage
Et deux brins de lilas dont mon socle est orné.

L'Exil rend plus vivace en moi votre mémoire,
Oiseaux ! qui dans le creux de ma main veniez boire
Ce qu'une aube imbrifère y délaissait de pleurs !

Ici, j'ai les saluts d'un peuple qui m'adore
Et les soins de valets dont tout l'habit se dore,
Mais mon cœur est resté là-bas parmi les fleurs !





II

Mon Cœur n'a rien du leur, et j'élude l'Emploi
De leur façon d'aimer exclusive et chagrine ;
Moi, j'aime tout entier, au seul gré de la Loi
Qui mit un cœur d'Ephèbe antique en ma poitrine !

Par instants, j'ai des airs d'athlète : un pur émoi
De brute me secoue et crispe ma narine ;
Puis, au geste soudain que j'ai de ballerine,
Toute la Grâce féminine vient à moi.

Si j'abdique un instant ta quiétude, Eudore,
C'est pour au clair de lune où saigne une mandore
De ta Cymodocée assumer la pâleur.

Et d'autres fois, la peau fourmillant de Luxures,
En basquine, je me trémousse, avec la fleur
De Carmen, ajoutée à l'or de mes frisures.



III

TOUT l'Acquis du Passé s'enfouit, du refus
De livrer à chacun ses propres Origines,
Mais quelque chose en luit parfois ; tels de confus
Eclairs d'argent sous les frissons d'eau de piscines.

Comme les Fleurs, pourtant grêles, des Capucines
Se font jour au cœur des Treillis les plus touffus ;
Je cherche — jusqu'où vont se perdre mes Racines —
A pénétrer les mille Avatars que je fus.

J'ai déjà déterré, chez moi, bien des Dorures
Décelant de quels rois ce furent les Parures.
Et comme un enfant simple égrène un chapelet,

Le cœur, plein de Silence et le front vers les Dômes
De la ville sur qui neige un Soir violet,
Je m'étudie à dénombrer tous mes fantômes.



IV

MERVEILLES tes purs doigts ! leur moindre mouvement
«Décharge sur ma peau des sons comme des sources»
Toute, part de mon Etre imite un instrument
Fifre ou musette un peu charmeresse des ourses.

Les boules d'or de mes bras bruns ont l'agrément
Des piastres quand sonnant aux mailles de leurs bourses !
Et même je détiens quelque part les ressources
De la Flûte où s'abouche un rêve éperduement.

Le clavier de mes dents sait l'air qu'on se recorde.
L'hypogastre en façon de lyre tétracorde
S'exalte et meurt ! avec des bruits délicieux.

Parfois même, ô graviers, et d'ambre et d'or, ô lombes !
Quand l'Aube rose étend son linge pâle aux cieux,
Je claironne, effarant l'essaim fier des colombes.



V

Et je n'ai pas parmi les langueurs de la chambre,
La crainte d'avilir l'orgueil de mon baiser
Si j'arrête ma lèvre à vos fossettes d'ambre.
Albert MÉRAT.

MAIS le linge aux senteurs d'Iris, s'il les dénude,
C'est avec, pour en mieux aviver la pâleur,
Aux méplats, un léger soupçon de soie en fleur,
Deux lobes, sans, en eux, rien de lâche ou de rude.

Les soirs dolents d'Eté n'ont pas leur quiétude,
Ni la voile qui s'enfle au large leur ampleur,
Ni ta joue où pourtant la tristesse s'élude
Les fossettes de leur sourire ensorceleur.

De chair, croit-on, pétrie avec de la lumière
Leur charme opère en moi de façon coutumière,
Leur modelé détient mille grâces et plus !

Aussi de quels transports est-ce (ô dieux !) que j'accueille
Ces jumelles splendeurs où, dans les temps voulus,
La plaisante églantine indolemment s'effeuille !



VI

Son seul regret fut de n'être pas sa maîtresse.
Tristan Corbière.

Les braves de l'Alma sont des piliers de ponts
Sans que la Seine émeraudine s'en offusque ;
Moi! Je vais retourner dans mon village étrusque
Puisque les coqs de Gaule, aujourd'hui sont chapons.

La vieille Académie est un ban de mollusques ;
Vis-tu le bel Arthur s'affubler de crépons
Et, certains soirs magnifiés de clartés brusques,
Ceindre la gaze arachnéenne des jupons ?

Iturbide! à nous les molles bamboulas d'Iles !....
Les négresses puant l'huile de crocodiles
Pour miroirs, ont ravi leur casque aux cuirassiers !

Némorin à sa chambre empire où les courtines
Citrines, qu'on prit soin d'adorner d'églantines,
Mémorent, dans leurs creux, la gloire des fessiers !



INTERMÈDE

A M. François Coppée.



INTERMÈDE

I

MAUVAIS SUJET

ÉCUMEUR, libertin, filou, contrebandier,
C'est, comme dit l'abbé, la pire des canailles !
Si, quelque part, on prend un lapin, des volailles,
C'est lui que le volé désigne au brigadier.

On l'a vu boire un soir à même une futaille !
Toujours un nouveau tour à jouer aux rentiers,
Il va jusqu'à ravir leurs filles par la taille ;
Il en a mis plus d'une à mal dans les sentiers.

Légendaire comme un héros de mélodrame,
Quand il passe, il fait se signer les bonnes femmes.
Au demeurant tout rond d'allures, bon garçon,

Et jamais le dernier pour offrir, sans giries,
Bien qu'il n'ait pas à se louer de leurs façons,
Un verre à ces messieurs de la Gendarmerie.



II

Quatorze Juillet

Comme c'est aujourd'hui le quatorze juillet,
Et que l'on dansera pour sûr devant l'Eglise,
La fille de Monsieur Ballandard, Héloïse,
A mis sa belle robe en velours violet ;

Son vis-à-vis sera Monsieur Paul, s'il vous plaît,
Le fils du quincaillier, jeune homme qu'elle prise
Pour sa raie implacable et sa taille bien prise
Et les fleurs de velours qu'il porte à son gilet.

Elle pourra rentrer moins tôt que d'habitude
— Les jours de fête on a bien plus de latitude —
Sans que ses bons parents l'admonestent par trop.

Et la voici déjà qui danse aux sons de gloire
D'un trombone esquissant le « Père la Victoire »
Non loin de la guinguette où l'on boit du sirop.





III

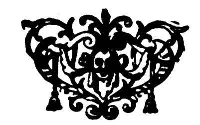
Cavalier de remonte

A peine débarqué de sa province, il est
Trés au courant des élégances les plus franches
Le plus blanc des faux-cols éclate à son collet,
Et les manchettes les plus blanches, à ses manches.

Sous son schako de sang de bœuf au large ourlet,
En son dolman étroit qui fait valoir ses hanches
Encor qu'il soit d'un ton funèbre, à côtes blanches
Crâne et d'une carrure herculéenne, il plait.

Le jarret despotique et le poignet brutal
Il fait l'amour ainsi qu'on maîtrise un cheval ;
Pourtant la voix de ces dames le préconise

Bien que ce fier Alcide apte aux jeux ferrailleurs,
Dès qu'il a bu quelques absinthes qu'il anise,
Leur donne plus de coups de bottes que de fleurs.





IV

Soirée Officielle

Une fête en l'honneur du président Carnot :
Des généraux dorés sur toutes les coutures ;
Bourgeoises de noblesse et dames de roture ;
Des reporters envoyés là par leurs journaux.

Des sous-préfets, outrecuidants plus que nature,
Inémus aux éclats de voix du soprano
Qu'accompagne Gounod lui-même au piano,
S'adjugent au buffet volaille et confiture.

Une rumeur : chacun se tourne comme un fou
Pour voir entrer le vieux roi nègre Salifou
Parmi des gens, en habit noir, à la Française,

Et la belle madame une telle en brocart
Que galamment vient prendre et conduire à sa chaise
Son Excellence, le ministre des Beaux-Arts.



DEUILS & JOIES

A Jules Renard.

DEUILS & JOIES

I

Je m'en reviens sous les tilleuls de l'Avenue,
Tout à l'extase langoureuse où m'a conduit
La Fatigue de nos baisers de cette nuit,
Blonde que j'ai tenue en mes bras toute nue !

Le ciel réverbéré par le fleuve, éblouit ;
Mais pour que tout émoi de mes sens s'atténue,
Je suis comme entouré d'une impalpable nue,
Et dans mes yeux, du rêve indolent se poursuit.

Il semble que je vais tomber en défaillance.
Le bonheur où je suis tient de l'insouciance
Des fleurs qui n'ont de soins que celui de s'ouvrir.

Mais voici que déjà me ressaisit l'envie
De ton corps, de ton corps glorieux de s'offrir,
Où noyer tout ce peu qui me reste de vie !





II

A Maurice du Plessys.

Au lendemain du bain d'amour en des chairs roses
Des étreintes où l'on se donne éperdument,
On a du charme à se reprendre lentement
Les paupières de lassitude encore closes.

C'est une langueur douce et comme qui dirait
L'aimable fleur d'une heureuse convalescence.
Dans des odeurs de mousseline, une autre enfance
Revenue avec des grâces, un soir discret.

Oh ! le bruit pareil au bruit de la mer lointaine
Que fait la vie en remontant à chaque veine,
Ce bruit, tel qu'en un songe inconscient, l'ouïr !

Et croire qu'on va, tant les nerfs à se détendre
Ont un chatouillement délicatement tendre,
— Comme à des parfums trop subtils, — s'évanouir !





III

... les bouches dépravées
N'ont pu tarir la divine liqueur
Et le sommeil de mes chairs énervées
N'a jamais pu me monter jusqu'au cœur.

Paul Bourget.

Ce matin d'orgie amoureuse, la salace
Et délétère odeur de roses des cérats
Qu'elle a dans les cheveux, gît encore à la place
Où ma belle a posé sa tête entre les draps.

Et cette odeur quoique j'en aie et que je fasse
M'émeut et traîtrement remet en branle-bas
Mes sens, ô quelle alerte d'eux ! dont je n'ai pas
Rassasié comme il fallait la populace,

Cette fureur d'aimer que je soupçonnais morte,
La voici de nouveau qui s'éveille, et m'emporte
Si violemment que je ne puis me ressaisir !

Exaspéré d'autant par cette solitude,
Où je reste comme hébêté de lassitude
Sans avoir été jusqu'au bout de mon désir !



IV

Et les feux bleus et les deuils d'or des nuits d'Été.
Maurice du Plessys.

La nuit a des velours où brûle une poussière
De diamants dont rien n'égale la splendeur,
Et le bois — O ces foins coupés à la lisière ! —
Il attendrit un peu mon cœur de ses odeurs !

Et le regret de tant de vertus en poussière !
Le mal de l'Ame en proie aux rires insulteurs,
L'ennui que les demains reflètent les hiers,
Tout se fond dans la paix qui tombe des hauteurs.

Puis voici sur le sol, où trainent cent décombres,
Qu'un brusqne éclair fait sursauter un bouquet d'ombres,
Attestant un lever de lune à l'horizon.

Le ciel d'un lumineux silence s'irradie,
Et c'est, parmi le paradis des floraisons,
Du rêve !... comme il vous en vient des mélodies.



V

J'ai des rêves de gloire en mon âme inquiète,
J'aurais été soldat si je n'étais poète,
Ne vous étonnez pas que j'aime les guerriers.
Victor Hugo.

Près des coquelicots de la joue, apaisés
Leurs yeux, c'est deux bluets ! et leur lèvre lendore,
Leur lèvre molle où couve un désir de baisers,
C'est comme un faux-semblant d'épis mûrs qui la dore !

Le charme inexprimé des horizons blasés,
Qu'un soir y saigne, ou qu'une aube y vienne d'éclore,
Tout ce que la campagne a d'ingénu ! s'explore
Dans leurs gestes que le dolman rend malaisés.

Habitués qu'ils sont à courir sous la nue,
Les mains libres, laissant rire à l'air leur peau nue,
La lourdeur du bancal embarrasse leurs pas,

Et le regret qui va déroser leur pommette,
C'est que leur casque aux crins de pourpre ne soit pas
Les débris de cet autre où gîte l'alouette !





VI

Je suis hanté par le profil d'une amazone
Avec un casque d'où s'échappe le soleil
De cheveux blonds et fous, de cheveux nonpareils,
Où d'odeurs rares se concentre l'osmazone.

Celle-là ! je la veux de la nuque à l'orteil
Nerveuse et frissonnante aux ardeurs de Gorgone
Oui ! telle, avec des yeux que la haine tisonne,
Son Image vient s'accouder sur mon sommeil.

Epouvantable amas d'écailles, la Tarasque
S'égueule affreusement au plus haut de son casque
Où s'échafaude comme un panache de sang

Et si vient à parfois s'ouvrir sa lèvre belle,
C'est en éclairs d'aciers que son éblouissant
Rire fauche, en sifflant, tous les cœurs autour d'Elle !





VII

A Stuart Merrill.

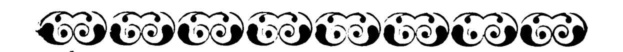
L'AMPLE étendue est bleue et d'or de tous côtés,
Sa cuisse nue et son beau torse de héros
Opposent leur albâtre aux pourpres exaltées
Des rubis dont palpite, auprés, le « brasero »

Le basilic fleurit à ses deux mains croisées,
Et pantelante comme un cœur au haut des piques
Sa lèvre unit, pour la prière et les baisers,
Tout le sang du Calvaire aux roses de l'Attique.

Ce col blanc que Nisus aimait chez Euryale,
Ploie un peu sous le faix du front impérial,
Où s'alanguissent les miels blonds du doux Jésus.

Si l'Ange se révèle au geste qu'est le sien,
Toute la Bête vit au fond des yeux païens,
Langueurs ! qui mieux d'Eros ou de Jésus vous eût ?





VIII

PARFOIS ma lèvre s'abandonne et Lui murmure
Des aveux, et, sans plus les réserves qu'il faut !
C'est tout nu que je m'offre à ses yeux de gerfaut :
Telle une fleur, dès que s'écarte la ramure.

Elle sait ma douleur cuisante, et qu'il est faux !
Cet air d'indifférence où je me claquemure ;
Et si parfois l'Orgueil me vêt de son armure,
Sa malice sourit d'en nombrer les défauts.

Plus Elle s'ingénie à percer mon mystère,
Moins — naïf que je suis ! — j'observe de me taire,
Mais souvent je frissonne à songer que, demain,

Ces secrets échappés dans l'amoureuse ivresse,
Pour mon cœur, dès qu'exorcisé de Sa caresse,
Seront peut-être autant de flèches dans Sa main !



IX

J'ARRIVE épris de calme et paisible entretien,
Et voici qu'Elle laisse aller la file d'oies
De gros rires à me conter les vaines joies
De Sa vie où mon sentiment n'entre pour rien.

Son cœur ! Je ne puis pas deviner s'il est mien,
Sous les baisers indifférents qu'Elle m'octroie,
Et tant de nonchalance éclate en son maintien,
Que vraiment ! Elle me désole et m'apitoie.

Pas un regret de mon absence, et puis cet air
D'être à l'envers ! d'avoir toujours la tête en l'air !
Nul souci de glisser plus d'âme en l'accolade ;

Et lorsque dans la plaie Elle a tourné le fer,
Il lui vient à la lèvre, à me surprendre amer,
Cette sollicitude étrange : « Es-tu malade ? »



X

Oui, jusque sous l'abat-jour calme, l'indomptable !
La saôule soif de leurs seins mûrs et d'y teter !
Maurice du PLESSYS.

O pouvoir m'affranchir du fol amour que j'ai
Des corps charmants évoluant dans leur souplesse!
Tout mon cœur n'est qu'émoi fragile et que faiblesse !
De beaux yeux et de belles mains m'ont affligé.

Entre toutes, du moins, le souvenir me blesse
D'Une que j'ai connue en un bois d'orangers,
Cependant qu'affluait à mon cœur la mollesse
Des feuillages, de l'eau bleue et du ciel léger !

Certains soirs, accoudé, j'ai fait mille beaux rêves.
J'en suis sorti plus désolé qu'auparavant !
Je ne veux plus de ces mensonges décevants

Sybarite ! place ! à ce moine qui se lève
Et passe ! ayant muré tout son corps au dehors
Avec, aux yeux, la seule image de la Mort.





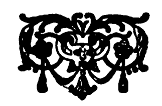
XI

J'AI beau lutter, Ton rire éclate et me capture ;
Et sur Ton lit, c'est malgré moi que je m'engoue
En des délices bestiales de Capoue,
Où se détrempe l'acier fin de ma nature.

Et c'est une paresse apathique où j'échoue,
Avec le seul émoi qu'une lâche rupture
Ne vienne égrener tout mon Etre à l'aventure,
Comme les perles d'un collier qui se dénoue.

Les lis dont Tu paras la chambre, les lilas
Et leurs senteurs tumultueuses m'ont fait las ;
Je suis le flot qui meurt sur le sable morose.

Mes pensers inconstants flottent irrésolus
Ma Fierté s'humilie et je n'espère plus
M'affranchir de l'instinct bas qui me fait « Ta chose ».





XII

Le soir vient sur le bois tout jauni par l'automne
Et mon pas seul erre en froissant les feuilles mortes.
Je suis comme assiégé d'effrois de toutes sortes,
Et quelque chose au fond de mon âme frissonne.

Ah ! sans doute, ce soir est tel pour que je sente
Mieux le charme attendri des heures anciennes
Aux émois palpitants de ses mains dans les miennes
Et qu'a ma lèvre soit pire sa lèvre absente !

L'ombre augmente ; le vent s'élève amer et froid,
Tourne-t-elle parfois ses yeux clairs vers l'endroit
Du ciel où m'ont porté des vagues inclémentes ?

Et je fixe un instant l'étoile, aux cieux ombrés,
Du berger, toujours claire, en dépit des tourmentes
Comme si nos regards allaient s'y rencontrer !



XIII

La nuit était trop pure et j'ai clos la fenêtre,
Il montait trop d'odeurs énervantes des bois,
Et cela réveillait trop vivement en moi
Le désir éperdu de la voir apparaître,

Je n'ai pas oublié ces autres soirs champêtres
Où résonnait si pur le timbre de sa voix,
Ni le tressaillement qui me venait à l'Etre
Quand je pressais l'or de ses bagues dans mes doigts.

Oui ! sa voix ! si je viens, même en rêve ! à l'entendre
Je me sens aussitôt l'âme troublée et tendre
Et triste comme à contempler d'anciens portraits.

Aussi bien qu'exilé je lui reste fidèle,
Et c'est pour, si des bruits du monde, je m'abstrais,
M'enfermer dans le souvenir qui me vient d'Elle !



XIV

A Maurice Barrès.

LES soirs tristes d'automne où se fanent les fleurs
Font plus lourde à mon cœur d'amant la solitude.
J'y ressens je ne sais quelle âpre inquiétude,
On dirait d'un pressentiment d'autres douleurs !

Une heure pleure, et c'est quel vide ! où tout s'élude
De la caresse et de la joie, et je demeure
Déconcerté comme une espèce de Latude
Qui n'a du monde, autour de lui, que les rumeurs.

Et les soirs tels, sa pâle image me revient,
Mais avec ces faux airs qu'elle a pris d'étrangère,
Depuis que notre amour a dénoué ses liens,

Et tout mon cœur, tout mon cœur saigne, et, par instants,
Sur la muraille du jardin, aux vieilles pierres,
Un feuillage s'éveille et frissonne longtemps.





XV

A Catulle Mendès.

Assez d'avoir, au Louvre, assumé comme à Blois,
Tant d'alanguissement près des belles Maries
Et fluté, galamment, tant de mignarderies
Avec, au cou, la collerette des Valois!

Assez, oui, de l'épée inutile et des doigts
Dens la dentelle aux éclats fins d'orfévrerie !
Assez de Trianon et de ses bergeries
Où c'est la mode que s'efféminent les voix !

Et la fougue plutôt des reins premiers, la rage
Des seuls instincts dans l'incendie et les naufrages,
Redevenir plutôt la brute d'autrefois !

Oui, bondir avec des suifs d'homme à la crinière,
Tatoué ! du soleil ivre sous la paupière,
Celui qui tue, oui, plutôt l'être au fond des bois !





XVI

Moi, ma gloire n'est qu'une humble absinthe éphémère
Paul Verlaine.

C'est tout mon horizon, ce cadre de fenêtre !
Tout mon Eté l'œillet qui s'y fane, assoiffé,
Et je rêve en cette atmosphère surchauffée
D'Océans de verdure où recréer mon Etre.

O routes d'aventure où chevauchaient les reitres !
Forêts vierges dont nul n'a encore triomphé !
Crépuscules marins, si je vous puis connaître
Ce n'est qu'en ces albums qu'on feuillette au café !

Mon front où vit tout le tumulte des orages
Aspire en vain à la fraîcheur des « doux ombrages »
La Pauvreté m'attache à la Ville où je meurs...

O même rien qu'en la banlieue, une demeure !
Mais que j'approche et vite ! un aboi furibond
Écartera de la grille ce vagabond !



XVII

A Léon Deschamps.

CEPENDANT qu'en un coin de la salle inquiète,
Se dédore, avérant un long deuil, en silence,
La chimère du lampadaire, je feuillette
Les Images de ma mémoire avec dolence :

Or, par instants, revit la capiteuse olence
Des chevelures que fit miennes la conquête,
Et qu'un souffle disperse, afin que s'en élance
Ainsi que des tisons quelque étoile de fête.

Ce qui n'est plus, la fleur du rêve le décore :
O mirage ! elles sont plus troublantes encore
Tes paroles, Amour ! dès que s'est tu leur bruit.

Et tandis — j'en ressens à l'âme une brûlure ! —
Que des regrets poignants m'éversent leur salure,
Les astres tracent leur ellipse dans la nuit.





XVIII

A P.-Marius André.

J'ÉTAIS un bois d'oiseaux dont les moindres sentiers
Tintaient des harpes d'or de fêtes génitrices,
Mais, pour offrir en holocauste à ses caprices
Des fleurs, l'Amour a dégarni mes églantiers !

Son tonnerre ! vous en gardez les cicatrices,
Grands chênes ! où la sève a des bonds moins altiers,
Et se fige, sous les atteintes corruptrices
Du poison, qui bientôt vous prendra tout entiers.

Mes candeurs, mes vertus, comme autant de colombes,
Dieu ! que ce triste Amour en a fait d'hécatombes.
A les considérer mortes, mon cœur se fend ;

Tel un roi, chargé d'ans, s'exile de la Gloire,
Pour, seul ! quand rien n'émeut son deuil à la nuit noire,
Pleurer sur le tombeau de son unique enfant !





XIX

Oisive Jeunesse
A tout asservie !
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Arthur RIMBAUD.

En quelle anxiété de vie irrésolue
Les déboires de cet amour m'ont-ils plongé !
Terni ! le pur cristal des candeurs impollues
Et quel saccage des roses de mon verger !

Vous ! bois profonds où je m'en allais ombragé
Votre charme dolent ne me pénètre plus !
J'aimais une aux yeux bleus plus qu'il n'aurait fallu,
Sa trahison m'a laissé tout découragé.

Gardez votre or ! ô troupeau roux des chevelures !
Gardez pour d'autres, yeux de flammes, vos brûlures !
Mon pauvre cœur n'est plus vivant que pour souffrir.

Les soirs exquis n'ont plus d'oreillers pour mes rêves,
La belle fleur que j'ai cueillie était trop brève,
O quand — simplement comme un qui s'endort — mourir !





TABLE DES MATIÈRES

I. — PAYSAGES.

II. — PASTELS.

III. — LES CORNES DU FAUNE.

BIBLIOTHÈQUE

Artistique et Littéraire

36, Boulevard Arago.

COLLECTION D'ART

Editée sous le patronage de « *La Plume* »

ŒUVRES DÉJA PARUES :

1. — **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine, tirage à 350 exemplaires numérotés : 50 ex. à 20 fr. ; 50 à 5 fr. ; et 250 à 3 fr. (*épuisé*).

2. — **A Winter night's dream** (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*) poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat, de l'Ecole funambulesque, tirage à 250 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. ; 25 sur papier à la forme à 5 fr. et 200 à 3 fr. (*épuisé*).

3. — **Albert,** roman, par Louis Dumur, tirage à 500 exemplaires numérotés : 25 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 475 sur simili-japon à 3 fr.

4. — **Les Cornes du Faune,** poésies, par Ernest Raynaud, tirage à 162 exemplaires numérotés : 12 ex. sur grand Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à 3 fr.

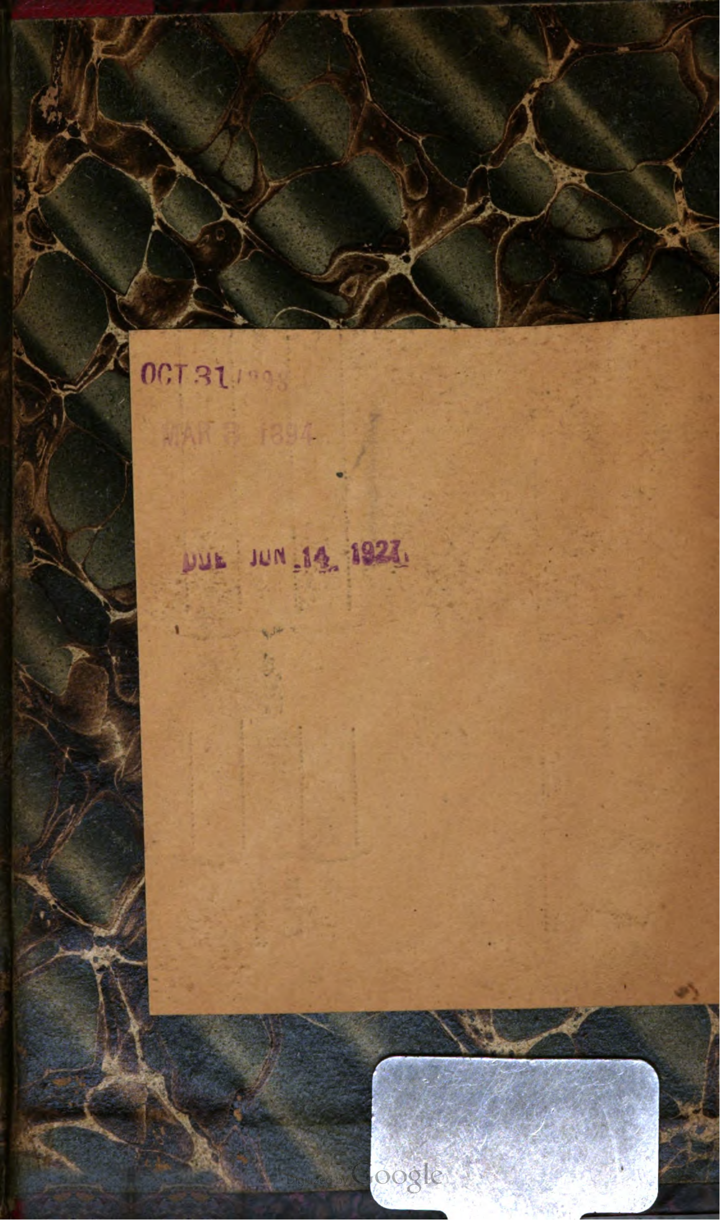
Ces éditions ne seront jamais réimprimées.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 15 Décembre 1890, à Annonay (Ardèche)

Par Joseph ROYER




OCT 31
MAR 8 1894
DUE JUN 14 1927
Digitized by Google

